

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Band: 9 (1875)
Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Juin 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

Cette chasse au vol nous a un peu écarté de notre sujet et cependant il y a encore beaucoup d'intéressants oiseaux dans nos montagnes dont on n'a pas parlé et dont il ne restera tantôt plus que le nom, tant leur diminution marche avec rapidité. Il y a cinquante ans, lorsque, par de belles soirées de mai, j'allais coucher sous un sapin, sur les hautes sommets du Jura, pour chasser le chevreuil, au point du jour, pendant que les gardes-chasse des baillis dormaient encore, j'étais toujours éveillé par le chant des oiseaux qui faisaient un tel ramage que mes compagnons et moi devions élever la voix pour nous parler. Depuis le coq de bruyère, jusqu'à la fauvette à tête noire, chaque habitant de la futaie tenait à se faire entendre dans ce concert amoureux tenu sur les hauts sapins sans qu'on pût voir aucun des musiciens. Grives, merles, pinsons, mésanges, chouettes, corneilles, pics buses, geais, ramiers, tous sifflaient, croassaient, chantaient, jacassaient, gringottaient, roucoulaient à qui mieux mieux, tandis que le renard glapissait en poursuivant un levraut ou même un chevreuil, devançant parfois nos chiens et faisant manquer notre chasse. — Dans des temps récents, je suis retourné sur ces montagnes dans un autre but, mais quoique ce fût aussi en mai et de grand matin, la forêt était silencieuse et c'est à peine si l'on entendait parfois cajoler un geai ou siffler un merle. Le grand pic noir, à l'œil si farouche, les grimpeurs bigarrés, les pics verts ne frappaient plus les arbres pour en tirer des vers et purger la forêt d'insectes nuisibles. Au pied de la montagne, sur les coteaux boisés, dans les haies, même désertion des oisillons. Plus de ces bouvreuils si peu sauvages, de linottes, de verdiers, de tarins, de fauvettes. Près des maisons les rouges gorges, les rouges queues, les hoche-queues et même les moineaux sont devenus rares. On voit jusqu'aux hirondelles désertier de plus en plus les maisons où chaque année elles venaient construire leurs nids et nous débarrasser des moustiques et d'innombrables mouches.

Dans cette nomenclature j'ai fait de nombreux oublis, n'ayant rien dit de l'innocent hérisson qui détruit tant de serpents et de vipères; de ces jolis écureuils rouges ou noirs, de son voisin le léro et de ce charmant muscardin qu'on cache dans une coquille de noix. Eh bien! tout cela tend à disparaître. L'envahissement de l'homme en est la seule et unique cause.



La nature n'a point cessé de produire la nourriture nécessaire à tous ces animaux, mais l'homme contraire l'action de la nature : son avidité accroît ses instincts de destruction.

Les changements apportés à l'assolement des terres ne permettent plus aux gallinacés d'élever paisiblement leurs couvées. Les champs morcelés à l'infini, reçoivent les cultures les plus variées qui exigent la présence journalière de l'homme, et la faux passe partout avant que les jeunes oiseaux soient en état de lui échapper. Les besoins de bois de construction et pour l'industrie ont fait abattre toutes les hautes futaies; les forêts sont parcourues par l'homme en tous sens, en toutes saisons. Le gibier et les oiseaux n'y trouvent plus le repos qui leur est nécessaire. Partout on met en culture les pâturages, les prés de montagnes, les terres vaines et l'on fait disparaître les groupes d'arbres et les buissons qui servaient de refuge aux oiseaux. Il en est de même des haies vives, des saules et des vernes qui croissaient le long des cours d'eau. Ces arbres produisaient naguère de grosses souches dont les racines servaient de refuge aux poissons ordant les rameaux chargés d'insectes fournissaient une portion abondante de la nourriture de la population du cours d'eau. De nos jours ces forêts riveraines ne sont plus que de maigres saussaies, facilitant la pêche et la destruction du poisson.

Ainsi qu'en Amérique les tribus indiennes reculent devant les envahissements de la civilisation et se retirent successivement dans le désert où elles disparaissent peu à peu, ne trouvant plus de moyens suffisants pour leur subsistance, de même nous voyons le gibier disparaître dans nos contrées à mesure que l'accroissement des hommes fait naître de nouveaux besoins, exige un plus grand emploi du produit des forêts, que l'agriculture étend ses labours aux dépens des terres jadis livrées à la pâture ou laissées incultes, que l'industrie multiplie ses besoins et ses exigences. A ces causes déjà si multiples, s'ajoute le perfectionnement des armes à feu, leur répartition dans les mains de chacun, la liberté de chasse et de pêche, ou l'inobservance des lois restrictives sur les matières, la cruauté des enfants qui détruisent tous les nids qu'ils peuvent atteindre. On ne doit donc pas s'étonner de la disparition de tant d'espèces d'animaux que les hommes âgés ont encore vus en grand nombre, mais que leurs petits enfants ne connaîtront plus que de nom.

(La fin au prochain N°)

Bellerive, près Péleumont.

A. Luigueres



Le Sentier de la Poëta-Raissa. Fin.

Nous n'allons pas aussi loin. Dix minutes encore et nous aurons atteint le pallier qui sépare ou plutôt réunit les deux parties du sentier. L'endroit est charmant et nul n'y passe, sans s'y arrêter. C'est déjà une tradition. On s'assied, on déboucle les sacs, on cause, les vieux amis, du passé, les jeunes du présent et de l'avenir. Plus d'un couple a dans un doux entretien, près de cette onde impénétrable, ébauché, conclu ou confirmé un pacte d'alliance perpétuelle; plus d'une famille heureuse y revient, le dimanche avec les enfants grands et petits se reposer des travaux de la semaine. Ce petit coin solitaire, hier inconnu, a maintenant pour chacun des souvenirs et même une histoire. Une fête publique lui consacra aux divinités agrestes la paix, l'amitié, l'espérance. Le sentier venait d'être achevé: restait le quart d'heure de Rabelais, la note à payer. Une somme assez ronde et point d'argent dans la caisse. Grand embarras?... Du tout. La Société du Musée n'est pas une personne de peu de foi, qui s'émaye" des moindres difficultés. Son comité des Ponts et Chaussées proposa une inauguration solennelle, avec musique et buffet - notez le point - organisé et servi par les dames du village, transformées pour un jour en vivandières et "Kellnerinnen". Fut dit, fut fait. Tout le monde



était invité, tout le monde vint. Plus de 1500 personnes firent à honneur et à plaisir de témoigner à la société du Musée leur approbation en mangeant bien, en buvant mieux. Danses, fanfares, chants et discours servirent de dessert et la nuit venue tous les convives regagnaient leurs logis, la bourse et le cœur légers. . . . La dette était payée, et le sentier devenait d'emblée œuvre et propriété commune, l'enfant adoptif du village. Cependant sa maman, la Société du Musée ne l'abandonne point. Elle a conservé le droit de l'entretenir et de réparer chaque printemps les dégâts de l'hiver, toujours nombreux. Mais cette tâche, quoique rude, est encore une fête. On l'accomplit au moyen d'une "corvée" ou "routé", comme on disait jadis. — Vilain mot vilaine chose, vilain souvenir des vieux temps féodaux, que la bonne volonté et l'émulation transforment en travail réjouissant. Y va qui veut, bien entendu, de sorte que les impotents seuls manquent à l'appel, et non sans regrets. Au jour dit une troupe de jeunes pionniers, munis de haches, de pioches et de pelles — et les cantines bien garnies, cela va de soi — grimpent la côte. La compagnie se divise en escouades et pelotons sous la direction de chefs expérimentés, et l'on ne quitte que l'ouvrage achevé. Puis les processions pacifiques recommencent jusqu'aux neiges. La Poëta. Raïssa est pour les Fleirisans, ce que sont le Crêt, le Mail et Chaumont, pour le Neuchâtelois, les bords du Doubs pour la Chaux-de-Fonds et le Doct, ce que sera pour les vigneronns des bords du lac, le sentier des borges de l'Aréuse, à la condition qu'il ne s'arrête pas au Champ du Moulin, et se prolongeant jusqu'à Noiraigue, devienne non-seulement promenade fermée et cul de sac, mais route et communication, avec le vaste monde, comme le sentier de la Poëta. Raïssa.

Renouveau.

Le vent dans la prairie
Penche l'herbe fleurie
Qui parfume les airs;
Dans l'antrè le plus sombre
Et dans les nids sans nombre,
Que de joyeux concerts!

De la forêt profonde,
Des verts sillons, de l'onde,
Et des rameaux flottants
Des buissons sur la mousse,
S'élève une voix douce
Qui dit: C'est le printemps!

En cascades plaintives,
T'entends les sources vives
Tomber des rocs moussus,
T'entends des voix furtives,
Des notes fugitives
Monter des bois touffus;

Les troupes d'hirondelles,
Oiseaux doux et fidèles
Qu'on regretta longtemps,
La fleur qui vient d'éclorre
Avec l'écho sonore,
Disent: C'est le printemps!

Portant jusqu'au nuage
Son frémissant feuillage
Qui brave les autans,
Le pin au front superbe
Ainsi que le brin d'herbe
Nous dit: C'est le printemps!

Que d'ivresse, de vie!
Chaque voix nous convie
À fêter les beaux jours,
La source fraîche et pure,
La splendide parure
Des mousses de velours,

J. Berthoud
L'eau que le ciel irise
L'insecte ailé, la brise,
Les rayons éclatants
D'un beau ciel sans nuage,
Tout dit dans son langage,
Tout dit: C'est le printemps!

Et toi, rêveur austère,
Tu passes sur la terre
Morose et soucieux,
Sans aimer et sourire?
Au sein de ce délire
Tu détournes les yeux?

La terre qui se pâme
Sous ce soleil de flamme,
Les zéphirs inconstants
Qui soufflent à cette heure,
Tout jusqu'à ta demeure
Dire: C'est le printemps.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Juillet 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier. (Fin).

Des causes analogues ont produit le même effet sur les poissons qui peuplaient nos lacs et nos cours d'eaux. Depuis plus de soixante ans que je m'occupe aussi de pêche, j'ai vu diminuer graduellement le nombre et même les espèces de poissons. Après la diminution de leurs lieux de refuge et de leur nourriture par le défrichement des bords des rivières et ruisseaux, l'industrie a créé d'autres obstacles à la production des poissons et à leur passage des grands fleuves dans les rivières. Elle a multiplié le nombre des écluses, a mené toutes les eaux sur des turbines et apporté des barrières insurmontables à la marche des poissons. Au 15^{me} siècle on amodiait encore la pêche du saumon dans la Bière. J'ai encore pris ce poisson il y a cinquante ans dans cette rivière. La truite et l'ombre étaient très abondants, tandis qu'actuellement il reste à peine quelques truites. A mesure que le poisson est devenu plus rare et par conséquent plus cher, le nombre des pêcheurs a augmenté et ils seront bientôt plus nombreux que les poissons. Pour eux aucun n'est trop petit; ils prendraient des têtards, si ceux-ci n'échappaient entre les mailles de leurs filets. C'est en vain que chaque carpillon leur crie, comme celui de la fable: Laissez-moi carpe devenir. — Les rustards lui répondent sans varier: Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras —, et, à ce compte, tous les jeunes poissons passent dans la poêle, avant d'avoir eu le temps de se reproduire.

En vue de ces faits qui se passent dans le Jura bernois, il est à présumer que le pays de Neuchâtel en a subi de pareils. Dans une contrée morcelée comme la Suisse, il faudrait des lois fédérales et uniformes pour la protection du gibier et du poisson, deux objets qui méritent tout l'intérêt des législateurs, et sur lesquels il y aurait beaucoup à dire.

Je n'ai plus que quelques lignes à ajouter pour le moment à cette dissertation, sans doute déjà trop longue pour beaucoup de lecteurs. — Si Mr Chs. Fréd. Dubois a tué le dernier cerf des montagnes neuchâteloises en 1831, permettez-moi de citer ceux qu'on tuait dans le Jura, il y a quelque mille ans, à l'époque qui suivit le déluge et pendant que se formait encore le terrain quaternaire. Alors les cerfs paraissent avoir été le gibier dominant de nos montagnes et en voici une indication. L'année dernière, dans une tranchée pour le passage du chemin de fer de Delémont-Bâle, sur ma propriété de Bellerive, sur une longueur d'environ 200 mètres, de 18 de largeur et de 1 à 4 de profondeur, entièrement dans le lehm en place, mais formé de couches successives, j'ai recueilli, surtout dans les assises inférieures, plus de 60 bases de cornes

HISTOIRE
METALLURGIE
AGRICULTURE

ARCHEOLOGIE
BOTANIQUE
ECONOMIE



A. BACHELIN.

M. A. QUIQUEREZ.

de cerf, dont plus du tiers avaient des entailles plus ou moins profondes faites avec des scies de silex pour pouvoir ensuite détacher les cornes de leurs bases. Il y avait pareillement un grand nombre d'autres débris de bois et d'os de cerf et de chevreuil, des os du bœuf primitif, de sangliers, de cheval de petite race, d'ours, de castor et même deux fragments poudreux de dent de mammoth. A ces os étaient associés des outils et armes en silex et en jaspé, ainsi que des rognons ou nuclei de ces roches étrangères au Jura, hors desquelles on avait détaché des éclats pour former ces instruments. Ces bois de cerf étaient, pour la plupart, tombés naturellement et les autres provenaient de cerfs tués et dont il avait fallu briser le crâne pour en détacher les cornes. Voilà donc une multitude de cerfs à une époque où l'homme, peu nombreux, n'avait que de faibles éclats de silex pour armer la pointe de ses flèches et de ses javalots, et se façonnait des casse-têtes avec des bois de cerfs. Entre cette époque si voisine du déluge et celle du cerf du Valauron, que de choses se sont passées dans le Jura ?

A. Quiquerez.

Bellerive, près Delémont, 1875.

Mr. A. Quiquerez.

Nos jeunes amis du Club jurassien ont vu, dès la création du Rameau, de nombreux et illustres savants venir à eux pour les encourager; quelques-uns de ces aînés de l'étude ont bien voulu honorer le modeste journal de travaux qui lui ont assuré un succès durable et ont stimulé le zèle des débutants. M. A. Quiquerez est un de ceux qui ont pratiqué, avec une cordialité touchante cette fraternité de la science, apportant sans façon le résultat de ses observations côte-à-côte avec les premiers essais de modestes clubistes.

M. A. Quiquerez est un des plus infatigables chercheurs que notre patrie suisse ait produits, son activité embrasse de nombreux et vastes domaines, et si nous parlons ici de lui, c'est moins pour lui prouver le respect et l'estime dont il est l'objet que pour montrer un exemple de travail, de patriotisme et de dévouement à ceux qui, jeunes encore, ont besoin d'être dirigés vers le but auquel ils tendent.

Toutes les questions qui intéressent la patrie ont été étudiées et traitées par lui — il a publié dans le domaine de la géologie, de l'industrie, de la statistique, de l'agriculture, de l'utilité publique, etc, des mémoires et des rapports nombreux, il a rédigé sur l'économie rurale des renseignements et des notices d'un grand intérêt.

L'histoire et l'archéologie de la Suisse, mais plus particulièrement celle de l'ancien Evêché de Bâle ont été l'objet de ses études de prédilection, toutes les villes, tous les châteaux, les églises, les abbayes lui ont fourni les motifs de monographies des plus complètes, il a noté les franchises, les lois, les coutumes, rien n'a échappé à son esprit observateur; les seuls titres de ses publications honneraient même les plus familiers aux travaux de la pensée.

Cette science précise de l'histoire n'a point affaibli chez lui l'esprit inventif, sous le vieux manuscrit, souvent pâle et laconique, il a deviné les passions, et reconstituant le passé avec des débris, il l'a fait revivre dans Jean de Yienne ou l'Evêché de Bâle au XIV^{me} siècle, et

et dans Bourcart d'Asuel, légende du XIII^m siècle.

Il est l'encyclopédiste du Jura, toutes les époques lui sont familières, il a fouillé les restes pré-historiques et celtiques, les voies romaines, il a analysé toutes les antiquités et tous les documents écrits, et jeté la lumière à flots sur un passé, qui, grâce à lui, renaît à nos yeux dans d'infinis détails.

Comme ingénieur des mines il a su faire valoir toutes les richesses métallurgiques du Jura bernois.

Cet homme savant et dévoué n'a laissé passer aucune des questions qui intéressent la patrie sans chercher à la discuter et à l'éclaircir, rien ne lui a paru indifférent, parce qu'il sait que les grandes choses se composent de parcelles qui ont toutes leur importance. Il a donné et donne encore les preuves de ses sympathies à la jeunesse par les nombreux articles qu'il adresse au "Rameau de Sapin".

Nous cherchons souvent dans le passé des figures à aimer et à étudier, notre époque n'en est point déshéritée cependant, et certes l'homme auquel nous consacrons ces lignes est un de ceux que l'avenir donnera en exemple à ses enfants.

Marin, juin 1875.

Culture de la Menthe poivrée.

A. Bachelin

Pour nos vallons du Jura il faut, si l'on veut tirer tout le parti possible des bonnes terres qui y existent, chercher des plantes du Nord. Je conseille entre autres la Menthe poivrée. Outre l'emploi qu'on en fait dans la pharmacie, elle sert à fabriquer l'essence de menthe, article d'un grand commerce (pour la parfumerie, les confiseurs etc) qui a d'autant plus de qualité qu'il est obtenu de la plante venue dans une contrée plus froide (Dorvault). La culture de la menthe poivrée est facile, mais il faut la transplanter tous les trois ans. Il faut la cultiver en grand, elle prospère avec une vigueur extraordinaire. J'offre des boutures de la vraie menthe poivrée gratis à qui m'en demandera ^{tout} de suite et j'espère qu'on ne se repentira pas de l'introduction de cette riche plante dans notre pays, surtout dans nos vallons de la Montagne (même de la Brévine).

Fleurier, juin 1875.

V. Andree

Intelligence d'un chien. Parmi les animaux domestiques aucun n'offre autant d'exemples d'intelligence et de sagacité que le chien. Un observateur attentif et perspicace est à même de recueillir une foule de traits de cette espèce. — En voici un exemple. Un monsieur, ami de mon père, possédait un chien avec lequel il allait tous les soirs



se promener. Pendant plusieurs années il ne manqua pas à cette habitude, mais plus tard les infirmités de l'âge le forçaient d'interrompre assez souvent sa promenade régulière. Cela ne plaisait pas au chien qui avait beaucoup de plaisir à se promener. Cet intelligent animal songea au moyen qu'il pourrait employer pour inviter son maître à sortir. Il alla chercher les souliers de Mr. D., les posa devant lui et le regarda en agitant la queue comme pour lui dire: Allons, dépêchez-vous de les mettre, pour que nous puissions sortir ensemble. Le maître, émerveillé d'un pareil trait d'intelligence, les mit aussitôt et sortit avec

Depuis ce jour le chien lui apporte toujours ses souliers lorsqu'il désire sortir. Eugène Borel fils.